

XIV. En Réserve Générale d'Armée.

Parti en même temps en permission que le Commandant Hau je devais rentrer le 17 avril à Poligny, sans avoir fait les longs détours qu'aurait nécessités le grand déplacement de notre Divison.

Cette fois nous savions ce que nous faisions : en Réserve Générale d'Armée, aptes à toutes missions : au nord, au sud, à l'est et ailleurs.

Le Bataillon loge cantonne à Colonne. Il veut à peine de s'installer que j'y suis, et l'on s'étonne presque ! Je dois loger chez un brave ménage de mécaniciens : M^{rs} Aubert, qui me reçoit en pleine cordialité.

Pas contre on fait plus de difficultés pour céder à Vullermin, Carter et Tholle, une ~~maison~~^{villa} à 350 m. Les hommes sont dispersés aux 4 coins du village et une section a la chance d'être logée spacieusement au plein centre du village, - elle qui préfère la solitude et l'éloignement des grands chefs!

Et nous reprenons le travail. C'est à croire que partout nous serons astreints à des tâches les plus variées ! Au Colonne nous bâtissons ! Pas de vulgaires barattes en banches mal équarries, avec des moyens de fortune ! Pas du tout ! Nous montons de vrais baraquements "genre Vilgrain", sur socle de ~~ciments~~^{béton} avec

de vraies portes menuiseries, de vraies fenêtres, de vraies
charpentes équarries, de vraies toitures en tôle ondulée!

Et nous avons dû les monter sans plan, sur le
seul vu des pièces ^{maîtrises} ~~charpentes~~ d'œuvre. Ce puzzle
plût assez. J'ai d'ailleurs pris l'habitude des
gens habiles et ingénieurs du Bataillon. Ils sont vite
rassemblés. Je suis très exigeant pour le travail mais
on sait qu'on est exempté de toute courée de port d'arme
et d'ordre serré. Les volontaires ne manquent pas et
le tir sévère. Les barques s'élèvent avec rapidité.

Ce qui ne empêche pas de manoeuvrer avec
ma section. Par monts et valls, par bois et
marécages nous arpentons ce bas-pays ^{jurassien} ~~d'Alsace~~.
Le dimanche nous nous livrons aux plaisirs de
la pêche à la ligne. Ceux qui tiennent à manger
du poisson préfèrent la pêche au sac. Ils barrent
la rivière n'y laissant qu'un étroit goulet où
ils fixent l'ouverture du sac. Puis à cinquante
mètres de là, à grands efforts de coups de baton
dans l'eau, ils poussent devant eux, troupeau
affolé, avançant par saecades, les poissons
de la rivière. Quand ils arrivent au sac, il
n'y a plus qu'à ~~tapéper~~ nous voir et tira vite.
Nous reprenons contact avec ~~les amis~~ ^{soit us avec les amis} ~~les amis~~ ^{devenus}

Je retrouve des gens de chez nous; Garcia et avec
Loiseau, qui décidément ne veut pas quitter le
commandement de sa section de muletiers; nous
faisons de longues promenades en philosophant
et remplissant nos yeux, en pédagogues, des
charmes exotiques de la région. Nous complétons des
moyens de faire venir nos languissants époux sans
veiller trop l'attention. Une bonne partie de nos alpins
a usé d'ingéniosité et d'astuce pour tourner les
rigueurs ^{monastiques} militaires de notre vie militaire.

Le Capitaine Fabe nous quitte. Il va provisoirement
au Barailley et est remplacé par le capitaine Paulin,
qui doit remplir une ^{pénurie} période de commandement
effectif de compagnie. Mais nous mangeons en
popote de Barailley et le reste du temps nous
sommes au travail. Le bureau de compagnie est
d'ailleurs installé dans un endroit si incommode
d'accès qu'on hésite à s'y rendre; on doit auparavant
faire du footing dans la boue.

Je ne parle d'ailleurs ici que de la possibilité
de permissions. On se sent si loin du foyer, si près
de la région lyonnaise d'où nous sommes à peu
près tous qui on ne comprend pas les rigueurs
du manque de permissions. Et il n'y a

vraiment que cela qui intéresse les hommes.

Pour nous distraire, les baraques terminées ou en voie d'achèvement, la 5^e ci se rend à Chissey, aménage un camp d'aviation de secours. C'est le 8 mai. Nous y sommes reçus princiévement par la population. Les hommes vivent d'ailleurs en baraquements aménagés et ne gênent ^{personne} pas la po. Ceci explique cela. La famille Blander m'héberge et je ne suis pas seul. La popote comprend que je la fuie. Le capitaine Paulin ne semble pas très satisfait pour tout.

Nous mettons à toute allure du sable dans des sacs et nous construisons de vastes hémicycles hauts de ~~5~~ 5 à 6 mètres avec un rayon de 25 m pour protéger les avions de classe. Quelques hommes sont occupés à construire des abris léto unis. L'orage est en l'air. Le 10 mai les avions de Dijon, fuyant l'aérodrome bombardé, ~~nous~~ arrivent à Chissey. Jour après jour nous assistons aux prodiges d'héroïsme des chasseurs du ciel qui à ~~1~~ cent vingt ou trente s'attaquent sans cesse aux bombardiers allemands. Hélas! combien ne reviennent pas de missions. Certains arrivent à descendre en parachute mais alors il

leur faire encore craindre l'atterrissage : l'un de ces vaillants ~~est~~ se trouva accroché sur un arbre. A ses pieds il aperçoit un groupe de paysans qui croyant avoir affaire à un parachutiste ennemi le roue de coups et ce que n'avait pu réussir l'ennemi, la phobie du parachutiste le cède : le malheureux doit être hospitalisé.

La Réserve Générale d'Armée est appelée à participer à la Sabramole à Sontom. Les dotations sont complétées. Nous recevons même des unités de renfort. Sûrement c'est bien là la preuve que nous allons en montagne !

Le 13 mai le II/99, magnifique sous un soleil brûlant quitte Colonne. A chaque fenêtre les yeux d'été chez suivre ceux qui partent. Chacun a conscience que cette fois, c'est pour de bon ! Combien ne reverrions plus ! Regardez bien de tous vos yeux celui que vous avez servi plus tendrement encore tout à l'heure. Gardez bien les dents, alpins, ^{comme si} ~~de crainte~~ un détour de votre regard eût pu affaibli votre courage. Demain, vous verrez la guerre, la vraie, avec ses ^{destructions} ~~destructions~~, son vacarme, les souffrances et l'angoisse ~~et~~ la mort desonde, la captivité, ou la mort.